



Observatoire Français des Drogues et des Toxicomanies

**"Alcool, cannabis, ecstasy
chez les 18-25 ans en Centre Bretagne"
Enquête exploratoire.**

Novembre 1999

Etude n°17

ALÉAS

Recherches anthropologiques/Documents audiovisuels

OFDT
Observatoire Français des Drogues et des Toxicomanies

105 rue Lafayette
75 010 PARIS

Tel : 01.53.20.16.16
Fax : 01.53.20.16.00
e-mail : ofdt@ofdt.fr

ALEAS
Recherches anthropologiques / Documents audiovisuels
Association loi 1901

49 rue des Poissonniers
75 018 PARIS

**"Alcool, cannabis, ecstasy
chez les 18-25 ans en Centre Bretagne"
Enquête exploratoire.**

Convention d'étude OFDT n° 97-10

**Novembre 1999
Etude n°17**

Étude réalisée par :

ALÉAS

**Recherches anthropologiques/Documents audiovisuels
Association régie par la loi de 1901.**

Chercheur : ISABELLE BOUARD

SOMMAIRE

INTRODUCTION	5
Finalité de la recherche et repères méthodologiques	5
Une observation locale à l'intérieur d'une aire culturelle	6
PREMIÈRE PARTIE : ENTRETIENS ET OBSERVATIONS	11
Les consommateurs rencontrés	11
Petite histoire d'une discothèque locale	18
Rave À G. (Centre Bretagne)	19
La rave	19
DEUXIÈME PARTIE : ASPECTS PRINCIPAUX DE L'ENQUÊTE ET/OU PISTES DE RECHERCHE	23
Vue d'ensemble sur la consommation d'ecstasy	23
La population observée : du technoïde au non technoïde	23
Alcool, cannabis, ecstasy et autres substances	24
Qualité du produit	26
Origine de l'ecstasy ou petites histoires de son apparition locale	27
Initiation ou expérimentation de l'ecstasy	29
La dimension aventureuse de la rave, et de l'ecstasy, un passage d'âge ?	30
L'ecstasy, produit psychoactif lié à l'émergence d'une culture musicale	32
Culture techno et autres cultures musicales	33
POUR CONCLURE	37
BIBLIOGRAPHIE	39

INTRODUCTION

Finalité de la recherche et repères méthodologiques

Le but de cette enquête exploratoire était d'évaluer la consommation d'ecstasy en relation avec d'autres consommations de produits psychoactifs dans une partie du Finistère, et de tenter d'en repérer les modalités, afin de construire éventuellement des hypothèses ou pour le moins de proposer des pistes de recherche. Le choix du lieu, c'est à dire la province et le milieu semi-rural, répond à la nécessité d'envisager la question des drogues d'un point de vue comparatiste, c'est à dire le rural par rapport à l'urbain ou encore les régions entre elles, et ce afin de saisir la complexité des mécanismes en jeu.

En effet, l'usage de nouveaux produits doit être entrevu à partir de son inscription dans une tradition culturelle de l'enivrement, de la sobriété et/ou de l'excès. A mon sens, la consommation d'ecstasy ne revêt pas les mêmes formes selon qu'on est marseillais, basque ou du nord de la France. La consommation nouvelle s'intègre à un monde qui la pense et l'organise ou la rejette, et ce parallèlement aux points communs engendrés par ce qui serait une "culture techno".

Les matériaux présentés dans ce rapport final de recherche sont d'origine et de qualités diverses : recueillis selon la méthode ethnographique, entretiens, propos ainsi qu'observations directes alternent. La démarche et la construction ethnographique de l'enquête sont liées à l'objet de la recherche. En effet, le projet initial proposait de suivre une population consommatrice d'alcool, de cannabis et d'ecstasy ; jeune -18 25 ans et plus éventuellement, dans une localité de petite taille, en province.

Le lieu, c'est à dire l'espace d'une commune, intervient ici d'un point de vue méthodologique comme une unité territoriale, espace de pratiques et de représentations sociales.

Ainsi, ce ne sont pas des critères sociologiques comme le milieu social ou professionnel, ou la rencontre du chercheur avec des consommateurs dans un même lieu, qui définissent ou circonscrivent ici la population à étudier. Il s'agit de rencontrer et suivre des consommateurs jeunes issus d'une même commune, et ayant entre eux un type de rapports sociaux, de sociabilité et d'usages des drogues, et voir comment se modifient ou non les relations d'amitié, de subordination etc.

Autrement dit, des individus appartenant à la même "génération"¹ dans une localité de 6000 habitants se lient-ils d'amitié à partir d'un produit partagé, comment s'initient-ils à la ou aux drogues apparaissant sur le marché, le groupe d'amis ou de relations se segmente-t-il selon la consommation et la forme d'enivrement qui s'ensuit ?

La méthode de rencontre des informateurs selon l'effet boule de neige n'est donc pas ici formelle et uniquement procédée méthodologique, elle pose les relations entre individus sur un territoire défini comme significatives dans la relation que tout un chacun expérimente lors de la rencontre avec un produit psychoactif. Que Jacques fasse connaître à Paul l'ecstasy peut être entrevu au sein d'un ensemble de rapports sociaux plus vaste dans lequel interviendraient les relations que Jacques et Paul ont à l'accoutumée, la connaissance mutuelle qu'ils ont de leurs pratiques de sociabilité et de leurs formes d'enivrement, la psychologie que chacun a de l'autre, le discours que l'ensemble de la population locale tient sur l'un ou l'autre, etc.

L'intérêt que comporte également une enquête enracinée dans un territoire restreint réside dans l'interconnaissance, tantôt vague tantôt précise, que partagent les divers acteurs sociaux. Des consommateurs d'alcool et de cannabis ont ainsi pu me désigner des consommateurs d'ecstasy, m'indiquer qui était dans telle ou telle autre bande, ou me disant : "celui-ci il en bouffe aussi", "celui-là c'est pas le dernier non plus", "elle, la copine à J elle passe son temps à cela le week-end, chez elle" constituant de la sorte une somme d'informations superficielles mais donnant cependant d'une certaine façon la mesure d'un phénomène et de sa relative banalité parmi l'ensemble des-gens-d'une-petite-ville-qui-sortent-le-soir.

Les comportements des uns et des autres, leurs addictions singulières sont repérés, connus. C'est à l'aspect physique : maigreur, cernes creusés sous les yeux, que les non consommateurs d'ecstasy construisent leur savoir des usages et des excès et s'en inquiètent, faisant parfois part de leur inquiétude aux intéressés.

Une observation locale à l'intérieur d'une aire culturelle

En outre, les propos tenus ainsi que les pratiques narrées et observées s'inscrivent dans un contexte culturel plus vaste -la basse-bretagne² à partir duquel les

¹ Nous ne nous référons pas ici à une définition biologique de la génération, mais à une conception culturelle de cette dernière: génération d'idées en tant qu'elle imprimerait historiquement une rupture musicale, idéologique, etc.

² La basse -Bretagne désigne la partie bretonnante de la région.

matériaux recueillis sont mis en rapport. Nous sommes ici dans une aire culturelle qui pose la consommation d'alcool comme ordinaire et normale, chez qui excès et comportements ébriés sont ritualisés et codifiés, et par conséquent désigne le buveur pathologique d'une certaine manière : celui qui ne paye pas son coup, celui qui paye trop à boire, ou encore celui qui vient se finir au bistrot, pour résumer brièvement. Dans tous les cas, c'est un comportement social qui est analysé et critiqué, une manière d'être vis-à-vis des autres, et ce dans l'espace public de représentations que constitue le bistrot. C'est donc en rapport avec une tolérance locale et un discours qui la sous-tend que doivent être envisagés les nouveaux produits ainsi que les formes d'enivrement qui en découlent . Si dans ce contexte culturel, la consommation d'alcool est considérée comme le mode d'accès "traditionnel" à une modification des états de conscience, comment s'organise le discours des usagers des produits autres ?

Les références à la tradition, aux pratiques des aînés peuvent intervenir à divers niveaux : celui dit par les consommateurs et qui tend à légitimer des pratiques, nous sommes là à un niveau explicite et idéologique ; tandis que l'autre niveau, non tenu par les propos, serait exprimé par les pratiques elles-mêmes .

L'origine de ce projet est liée à des travaux de recherche précédents portant sur la consommation d'alcool et sa fonction dans les rapports sociaux auprès de populations ouvrières, puis maritimes dans le Finistère. Attentive dès lors à toutes les modifications de pratiques de sociabilité liées ou non à l'apparition de nouveaux produits, j'ai très vite été intriguée par les remarques d'amis ou de relations que j'ai sur ce nouveau terrain : " les p'tits jeunes en ce moment, ils prennent de l'ecstasy, ils disent qu'ils évitent le contrôle biniou (alcootest) comme ça" (propos tenu par un tenancier de café) Ou encore " celui-là avec tout ce qu'il bouffe, c'est pas étonnant qu'il ait une tête pareille". propos tenus par des consommateurs d'alcool, au bistrot.

Originaire d'une commune proche du lieu d'où débute l'enquête, mais vivant en région parisienne depuis 20 ans, j'ai ainsi connu les agréments et désagréments inhérents à cette position toute particulière du chercheur à la fois proche et lointain. Proche par les amis que j'ai conservés sur le canton, mais éloignée par rapport aux nouvelles générations que je côtoie en partageant les mêmes espaces de sociabilité mais avec qui je n'entretiens pas des relations d'amitié.

Entrer en contact avec des consommateurs d'ecstasy en dehors du contexte de la rave ou de la soirée techno en discothèque n'est pas chose aisée. En rave, interrogé comme un usager ou un danseur parmi d'autres, le consommateur ne se sent pas identifié dans sa singularité. En revanche, en tentant de rencontrer les usagers dans leur lieu de vie, dans des moments de sobriété, le consommateur est identifié,

repéré depuis sa consommation. Il est alors pris dans une chaîne de discours, sur lui et sur ce qu'il fait, à laquelle participerait de son point de vue l'ethnographe qui cherche à le rencontrer et qui lui est présentée par l'entremise d'amis ou de connaissances communs.

L'enquête s'est déroulée lentement dans un premier temps, puis plus rapidement lorsque le contact avec un des membres du groupe d'amis que je souhaitais interroger s'est avéré amical.

Durant cette période de latence, il m'a semblé opportun d'être attentive aux rumeurs et conjectures locales sur les agissements des uns, la fermeture de telle discothèque.

Parallèlement j'ai rencontré des infirmiers de la structure départementale d'aide et d'information sur la toxicomanie (A.D.I Quimper) dépendant du centre hospitalier psychiatrique Gourmelen. Là, pour ce qui est de la consommation d'ecstasy à proprement parler, l'A.D.I. a fait état d'un côtoiement possible entre les usagers d'ecstasy et les héroïnomanes au vu des narrations de ces derniers.

J'ai en outre conversé avec des organisateurs de rave en Bretagne, jeunes adeptes de musique techno de 26 ans, Quentin et Thomas, parmi les premiers localement à se lancer dans le mouvement techno, organisant des free- parties, quand ils avaient 19 ans environ.

" A cette époque là, on était trois cents sur toute la Bretagne, on se connaissait tous, on n'avait pas de matos, on passait des C.D en pleine forêt ". (Thomas)

Dans la ville de **K** lieu où se déroule l'enquête, les usagers que j'ai rencontrés et que je n'ai donc pas sélectionnés, étaient consommateurs à divers degrés, ou selon différents types. Leurs propos sont retranscrits ici de manière diverse : ceux d'Alex, Fabien, Patrick, et Thierry, avec qui j'ai eu des conversations longues et répétées, sont présentés ici à titre exemplaire, tandis que les divers propos glanés çà et là, échanges de paroles dans des moments d'observation étayent des thèmes d'analyse et de description. Mon observation globale dans le cadre de cette étude porte néanmoins sur une dizaine de personnes supplémentaires. En revanche je n'ai pas rencontré de filles consommatrices, et à ce stade de la recherche je les ai seulement repérées visuellement. J'aurais souhaité pouvoir aborder avec elles la question de la séduction et de la sexualité avec ou sans consommation d'ecstasy, sujet important à cet âge de la construction de soi et de son intégrité corporelle. En effet d'autres recherches m'ont enseignée les rapports de subordination.

J'ai cependant appris selon les propos masculins qu'elles n'étaient pas détentrices du produit ecstasy, bien qu'elles fussent consommatrices également. Ce thème de la possession par les femmes d'un produit modificateur de conscience m'a toujours paru prégnant, tant l'offre comme la demande et donc l'usage de produits psychotropes intervient dans les échanges de séduction, d'agrégation entre individus des deux sexes.

Tous les noms de lieu, de discothèques, ainsi que les prénoms ont été modifiés afin de préserver l'anonymat des personnes rencontrées. Les noms de lieux et de personnes ont été inventés, et ne présentent aucune coïncidence sociologique ou culturelle.

Il ne m'a pas semblé nécessaire de donner des définitions des termes tels que travellers, rave, free-party, celles-ci ayant déjà été fournies dans d'autres rapports sur la consommation d'ecstasy, à l'attention de l'O.F.D.T.

PREMIÈRE PARTIE : ENTRETIENS ET OBSERVATIONS

Les consommateurs rencontrés

Fabien

Ancien barman d'un bar de soir, il travaille aujourd'hui à l'organisation de spectacles et concerts.

Il a 25 ans, un enfant, et vit seul. Plutôt taciturne, il apparaît plus réservé que son frère aîné. Solitaire mais entouré d'amis, il consomme de façon exceptionnelle de l'ecstasy, c'est à dire chaque fois qu'il a l'occasion d'aller à une rave ou à une soirée techno organisée. Pour lui, consommer de l'ecstasy est indissociable de la participation à une soirée techno.

" je ne pourrais pas en prendre en dehors, ah non non, je pourrais pas...quand j'en prends, je cours dans tous les sens, je saute au plafond, je suis incapable de rester en place, de tenir une conversation". Pourtant, abordant les effets de l'ecstasy :

" tu es plus concentré, ça te fait parler"

Initié par son frère aîné Alex, dont nous aurons l'entretien par la suite, Fabien demeure un consommateur à titre exceptionnel, et décrit ses attitudes sous ecstasy comme incompatibles avec des pratiques de sociabilité traditionnelles, comme faire un repas entre copains, ou aller au bistrot. Ou alors : " dans des bars techno comme il en existe à Brest, des bars où ça bouge beaucoup, où il n'y a que des jeunes".

Il est par ailleurs un consommateur habituel de haschich, qu'il fume de manière régulière en dehors des heures de bureau que lui impose en partie son travail. Lors de concerts ou de spectacles, s'il travaille effectivement, il fume néanmoins du cannabis, partageant en cela les habitudes des musiciens.

Buveur de bières comme tout un chacun dans la région, il n'apparaît pas comme quelqu'un recherchant l'ivresse alcoolique ; plutôt taciturne, il n'est pas une "grande gueule" de comptoir .

Pour tester l'ecstasy, il use de "cobayes".

"Par exemple, l'autre soir à Brest, y avait une soirée techno officielle, je savais qu'il y en avait, j'ai attendu que Gérard en prenne, je lui ai demandé hein ça te gêne pas

Gérard, que j'attende de voir sur toi ?, j'ai attendu de voir les effets, comme j'ai vu au bout d'une demi-heure que ça avait l'air d'aller, j'en ai pris un."

Alex.

Il a 27 ans, vit à Paris depuis un an, travaille dans l'import-export, vit en concubinage. Il fait de fréquents allers-retours en Bretagne même si son projet n'est pas de "rentrer" pour l'instant. S'il dealait auparavant, deux ans avant ma rencontre avec lui, il ne le fait plus, à peu près depuis qu'il vit en couple. Ce n'est donc pas ce qui constitue l'explication à ses fréquents déplacements, comme je l'avais imaginé un moment.

Il est désigné localement, là bas, tant par ses amis que par un entourage plus large comme quelqu'un de "speed", "qui fait des pétards trop forts". Il est par ailleurs présenté comme celui, possédant une culture techno approfondie, auprès de qui on peut comprendre et connaître les différents styles musicaux. Il apparaît comme la référence, tant en matière d'ecstasy que de musique techno. Pourtant, il semble représenter localement d'une certaine manière une figure de l'excès : "speed" s'oppose vraisemblablement au rythme local, et représente peut-être une façon de désigner sa consommation d'ecstasy. Pareillement ses joints sont trop forts, jamais on ne les décrit comme vachement forts; Alex est alors désigné par des excès qui profilent alors la limite du partage de ce que l'on peut vivre avec lui.

Parmi d'autres usagers, c'est celui qui m'a semblé avoir une plus grande culture techno, disposant de revues spécialisées, se lançant depuis peu dans la pratique de D.J., en mixant. En outre dès notre rencontre, il m'a spontanément fait un petit historique de la MDMA, dit les dangers des nouvelles drogues, en insistant sur la dangerosité de certaines d'entre elles auprès des filles : attirance sexuelle immédiate, etc.; puis m'a déclaré qu'il ne prenait plus d'ecstasy, "que c'était du passé, que c'était plus de l'ecsta comme avant, qu'au mieux c'était des amphèts". En réalité comme je le verrai par la suite, de même que d'autres interlocuteurs, il continuait à en prendre.

" Au début j'aimais pas du tout la techno, j'étais pas attiré par ça. Bernard m'avait emmené à une soirée, et je m'étais fait chier. Il m'a dit tiens prends ça et tu verras. J'ai pas voulu, ça me faisait pas du tout envie d'avalier un truc comme ça. La fois d'après, j'y suis retourné, Bernard m'a mis un demi (comprimé) dans la main : - Tiens, prends ça...

J'ai pris et j'ai plus quitté la piste. J'ai trouvé ça super, comment tu prends la musique en toi. Après, les deux ont été liés. Mais tu sais maintenant ce que je

préfère quasiment c'est d'en prendre comme ça chez moi à la maison avec des potes, et là tu parles, tu parles, t'es l'un sur l'autre".

Première conversation entre deux portes dans un café, en Bretagne. Il me donne son numéro de téléphone à Paris, préférant l'un et l'autre qu'on en parle tranquillement ailleurs, puisque là, il est en week-end et accaparé par ses relations familiales et amicales.

Entretien chez Alex, à Paris

"Mais tu sais, je me rappelle, un soir au Château (discothèque au bord de la mer), à 4 heures du mat, tout le monde était défoncé, tu sais comment c'est en fin de soirée...et puis y a Bernard qui vient, qui prend mon verre de vodka -qu'est c'tu bois? i'me prend mon verre et hop il l'avale comme ça, cul sec..."

- t'es pas bien? comment t'arrives à boire?

et puis lui, euh, ouais ça va j'ai pas arrêté de boire de la soirée, pas de problèmes...

et il avait des gros yeux, tu vois, et il arrêtait pas de parler, très (geste évoquant une fluidité, une aisance dans la parole, presque de la frime)...

A l'époque ça m'avait un peu mis la puce à l'oreille, il doit y avoir un truc, c'est pas possible, tu vois quelqu'un qui boit cul sec un grand verre de vodka devant toi, comme ça en fin de soirée, et qui se vante d'en avoir bu plein...

Et puis, bien après j'ai commencé à aller au Taf Taf(discothèque proche de Quimper dont la réputation a depuis longtemps essentiellement reposé sur sa fréquentation homosexuelle), et j'ai retrouvé Bernard et Pierre, je savais pas que c'était là bas que ça se passait, je savais pas qu'ils étaient tout le temps fourrés là-bas, enfin que c'étaient eux qui fournissaient tout le monde. Y avait toujours Bernard et Pierre, au milieu, près d'un pilier. Ils portaient des pantalons, tu vois, battle-dress, dans une poche il y avait des ecstas, dans l'autre de l'argent. Quand ils n'en avaient plus, ils retournaient à leur voiture, ils remplissaient une poche et ils vidaient l'autre. Tout le monde, filles, garçons, tout le monde en bouffait " ...

" les homos? ils étaient bien ghettoïsés, ils restaient entre eux, à leur étage"..."non, je me suis jamais fait draguer par aucun d'eux".

Selon Alex : "qui dit homos dit filles et soirées délires, parce que les filles aiment la manière de s'amuser des homos, et donc, qui dit homos dit hétéros, parce qu'ils savent qu'il y a plein de filles". " et puis un jour là-bas j'ai eu la trouille de ma vie. J'arrive au Taf Taf, salut machin, il m'en file trois et me dit fais gaffe ils sont

vachement forts, et puis moi ouais ça y est ça va, je sais que c'est maintenant je connais... J'en prends un, super, une demie-heure après, j'en prends un autre et puis tiens j'en prends encore un autre, résultat :j'en avais bouffé trois...Ca allait tu vois, ça allait même bien, je dansais super, déchaîné, et puis tout d'un coup j'peux pas te dire combien de temps après, je sens comme un besoin de respirer, je sors de la boîte pour aller prendre l'air dehors, et puis là les jambes de coton, je tenais plus debout. Je sortais avec une nénéte à l'époque, elle m'amène dans la voiture, et là je pouvais plus parler, j'entendais tout, j'étais conscient mais je pouvais plus parler. Je voyais la copine, et à la tête qu'elle faisait en me regardant ça me faisait peur, je voyais à la tête qu'elle faisait que je lui faisais peur, et moi je me disais : ça y est t'as fait le con, tu t'es cru malin, et tu te foutais de la gueule de truc et de machin qui étaient restés drôles après avoir pris n'importe quoi, ta vie est finie maintenant, tu vas rester comme ça toute ta vie. Et puis ma copine est allée chercher mon frère, et il m'a roulé pétard sur pétard jusqu'à c' que je redescende, il en a roulé dix en une heure et va-z-y maintenant, fume. Ce qu'il m'avait filé était coupé à l'héro et je supporte pas l'héro, ça faisait des effets contradictoires, j'étais lucide à cause de l'ecsta, mais j'tenais pas debout et j'pouvais pas parler à cause de l'héro. Le lendemain à la maison, au repas de midi, et puis tu sais comment c'est dans ces cas là, t'as pas faim, y avait un journal enfin une revue, j'sais pas si c'était le Nouvel Obs ou l'Express, grand ouvert sur la table de la salle à manger: " L'ecstasy, la nouvelle drogue de vos enfants " ou quelque chose dans l'genre, j'étais mal."

- " tes parents ont su quelque chose?"

_ " non non je crois pas. toujours est-il que je me suis calmé, j'ai rien pris pendant trois mois. Et après j'ai recommencé, mais j'ai appris à faire gaffe." (...)

_ "A quel âge tu as commencé à fumer? "

" Tard, j'avais 21 ans, et mon frère 19 "

_ "Ca veut dire qu'il n'y avait de shit au lycée de K?"

_ " Si, si si, mais nous on n'était pas là dedans, on était plutôt sportifs à l'époque, c'était plutôt la bière à l'époque.. c'est Michel qui nous a initiés, chacun notre tour dans une pièce, il roulait pétard sur pétard..."

_ "pourquoi chacun dans une pièce ? "

_ "parce qu'il voulait voir l'effet que ça faisait sur chacun de nous, il voulait nous rendre mal, nous démolir".

_ "il prend des ecstas, lui ? "

_"non, jamais, il fume même plus (5 ans après cette anecdote), de toute façon, c'était pas un fumeur, ce qu'il voulait ce mec là, c'était d'mettre les gens mal et leur faire une réputation après". (...)

"en fac pendant deux ans on était comme des larves, on fumait comme des malades du matin au soir, on se disputait pour savoir qui allait sortir acheter le pain" ..." A la fin on n'en pouvait plus " ...

" maintenant je fume plus avant d'aller au boulot, je fume plus non plus à la pause de midi, je fume plus le soir en rentrant du boulot, je préfère boire un apéro ou une bière, manger et après fumer un pétard"

_"et à Paris, t'es allé à des soirées?"

_" ouais j'ai été plusieurs fois, mais ça me branche pas trop tu vois, y a pas de bons produits,tu trouves rien de transcendant sur Paris l'ambiance n'est pas la même...y a que de la caillera de banlieue"

_"c'est à dire?"

_" des mecs de banlieue, ils n'en prennent pas, ce qui les intéresse, c'est le business, c'est tout, ils te vendent de la merde qui peut être mortelle pour toi. Non tu vois, ce que j'préfère c'est en acheter avec les copains en Bretagne, parce je sais ce qu'ils prennent et où ils en trouvent."

Patrick

23 ans, vit seul en appartement, travaille dans la restauration. Ami proche d'Alex, il est désigné par les non-consommateurs d'ecstasy, comme quelqu'un qui en bouffe trop : "t'as vu comment il est maigre, on voit ses os, ses mâchoires, il est plus aussi joli garçon qu'avant, et puis t'as vu ses cernes?" sont les propos répétés à son égard. Il a accepté de me recevoir et de me parler, parce qu'il voyait qui j'étais et que ça le dérangeait pas si j'en parlais à personne -entendons à personne localement- .

Peu bavard, réservé, quand il a évoqué ses inquiétudes vis à vis de son jeune frère, il attendait que je donne mon avis. D'emblée, lui aussi m'a dit qu'il n'en consommait pratiquement plus, que "c'était pas du bon ce qu'on trouvait maintenant". Spontanément, à un moment de la conversation, il a expliqué que "c'était normal que les jeunes se défoncent autant, qu'il n'y avait pas d'avenir, et qu'avec la guerre (au Kosovo) et tout ça. De toutes façons maintenant ça sera comme ça, y aura un produit différent selon ce que tu recherches, être en forme, être gai, te concentrer, te dynamiser".

Puis au fur et à mesure que se déroulait la conversation, sa consommation actuelle se révélait peu à peu. En me parlant de son jeune frère, et donc en se posant en aîné attentif, il livrait de la sorte les préoccupations éventuelles d'un jeune usager.

Il a connu l'ecstasy à 16 ans, à Quimper(vraisemblablement au Taf Taf), bien après le haschich et l'alcool. Il sort avec une lycéenne en terminale au lycée de K selon qui "les trois quarts des filles de sa classe en bouffent tous les week-ends."

Pour lui l'ecstasy, "ça ouvre des portes", "c'est un voyage". Il préfère les free-parties aux raves à cause du "côté délire qu'il y a, t'es dehors, à la campagne, dans une forêt ou dans des endroits pas poss comme y a trois ans à la presqu'île, t'es en train en danser et tout à coup, ils te mettent des cris d'oiseaux, c'est super, tu te demandes où t'es. Et puis tu sais jamais vraiment dans quel endroit ça va être, tu cherches, tu suis les indications et t'arrives, tu vois des lumières, des gens qui plantent leur tente, c'est Woodstock, quoi."

Les descentes, il les supportes en fumant des pétards et en rentrant chez lui avec des potes ou avec sa copine, en écoutant de la musique tranquille. "Jusqu'au lundi ça va, c'est le mardi ou le mercredi que tu te sens fatigué, un peu mal, mais tu sais y en a qui en bouffent tellement que pour redescendre, ils fument de l'héro."

"et toi t'en prends?"

" ah non , je supporte pas ce truc, c'est une drogue de loques, t'es là dans un coin à pas bouger..."

Il teste le produit à la saveur. "S'il est trop acide sur la langue, j'en prends pas, c'est pas du bon, quand c'est mauvais, t'as des problèmes de mâchoires, tu passes la soirée avec la gueule déformée, d'ailleurs tu feras attention dans les soirées, au nombre de gens qui mâchent du chewing gum"..

Comme son copain Alex, il aime organiser des bouffes chez lui avec des copains et en consommer à ces occasions. " Y a des fois tu vas en soirée pour en trouver, et après tu rentres chez toi".

"Du coup, on délire à la maison, on n'arrête pas de parler, on se fend la gueule".

Pour Patrick, quand on prend de l'ecstasy, "on est soi-même, par exemple on a un pote, quand il en prend, il est attiré par les mecs, autrement faut pas lui en parler, il s'intéresse qu'aux filles".

Physiquement, selon lui, l'ecstasy agit sur les reins, la perte d'appétit, il a perdu 10 kilos me dit-il ; et "ça désingue les dents, et les dentistes le savent, y en a un un jour qui m'a dit : tu devrais te calmer sur les smarties ".

En revanche, "tu conduis mieux, plus vite plus speed, mais t'es plus concentré, ton champ de vision est élargi, et quand t'es pris à un contrôle binou, tu parais plus clean que les autres et ils te font pas souffler...tu peux prendre 15 bières , l'effet de l'ecsta prend le dessus, c'est pas la peine de dépenser des thunes pour rien".

"Tous tes sens sont hyper développés : l'odorat, l'ouïe, la vue, le toucher, mais pas le goût".

"C'est pour Gilles que je m'inquiète (son jeune frère qui a 16 ans et consomme beaucoup de haschich), il sait que j'en prends et il arrête pas de m'en demander, mais moi ça m'embête parce qu'après il pensera plus qu'à ça. Il va en prendre le samedi, jusqu'au mercredi ça ira parce qu'il sera encore sur le coup du samedi, mais arrivé le jeudi, il va penser déjà à son samedi, prendre de l'ecsta, aller en soirée, et il pensera plus à ses études, il pensera plus qu'à ça. C'est pour ça que je lui dis: passe tes exams d'abord, finis tes études et après tu verras ce que tu feras, en même temps comme il est à Brest en apprentissage, je préfère qu'il en prenne avec moi comme ça ça sera pas n'importe quoi... De toutes façons, il en prendra tôt ou tard, alors..."

Plus tard dans la conversation, ayant montré mon intérêt envers son jeune frère et l'ayant approuvé dans ses inquiétudes d'aîné expérimenté, il me confie qu'il lui en a déjà fait prendre un, le jour de ses 16 ans.

Moi -"et alors?"

- "ben, il était vachement content, il m'a dit qu'il avait pris trois ans en un soir, maintenant ça va être dur pour qu'il en prenne pas tous les week-ends, l'autre soir (il fait référence à une soirée techno en club où nous nous étions croisés) c'est pour ça que je le cherchais partout, il était rentré à la maison, il était furax parce que je voulais pas lui en donner".

Thierry

Il a 36 ans, vit seul, travaille dans la bureautique.

Apostrophé par Fabien durant notre conversation, " tiens, lui aussi tu peux l'interroger", il n'a pu se soustraire à cette "invitation". L'entretien a été bref, tant Thierry était laconique, et peu enthousiaste à participer en tant que "sujet" à mon enquête.

Il consomme des ecstasy depuis 1993, pour pallier à la fatigue engendrée par l'âge, la consommation d'alcool et de cannabis, un peu finalement comme un produit de substitution de la cocaïne. Lorsqu'il va à une fête, il prend un demi-comprimé "juste pour pouvoir tenir le coup, jusqu'au matin comme les jeunes, parce sinon, arrivé à un certain âge, tu peux plus comme avant. A quatre heures du mat, t'es fracassé, tu peux plus". Conjointement à cet effet énergétique recherché, il trouve néanmoins que " c'est une drogue vachement intéressante, quand c'est du M.D.MA. bien sûr, pas des merdes d'amphèt ou je sais pas c'qu'ils mettent encore là dedans. Non, t'es vachement bien, quand tu prends ça, y a cet effet love qui te donne envie d'aller vers les autres". Comme Fabien, il n' imagine pas d'en prendre n'importe où, "il faut que ça aille avec l'ambiance, à la rigueur dans les bistrots techno de Brest, parce que c'est l'ambiance, mais sinon non. Tu peux pas aller dans un endroit calme avec ça, il faut que ça bouge un minimum quand même".

Petite histoire d'une discothèque locale

L'Arlequin est une discothèque de la ville de **K**, fermée depuis 1997, à la suite d'un trafic d'ecstasy. C'est une discothèque ancienne sur la commune, puisqu'elle existe depuis une trentaine d'années. Elle a connu des succès variés selon les propriétaires ou gérants, selon aussi que le modèle de sociabilité était favorable ou non à l'ambiance discothèque. Relativement désertée aux alentours des années 75-80, en raison de l'époque "baba cool" liée aux mouvements culturels et politiques générés par le militantisme breton et écologique. Par la suite, au gré des changements de tenanciers et de disc-jockeys, la discothèque était tantôt ouverte, tantôt fermée. Tantôt la clientèle était jeune et adolescente, tantôt elle était représentative de la petite bourgeoisie : artisans et petits commerçants, d'un certain âge.

Alex me fait la narration du tout dernier épisode de ce lieu.

"Quand le Taf Taf a fermé à la suite du deal d'ecsta, on savait plus où aller tous, Bernard et Pierre non plus d'ailleurs. Et puis un jour Bernard croise R. T (propriétaire de la discothèque de la ville de **K**), tu le connais non? et lui dit : y a jamais personne dans ton truc, tu passes de la musique de naz, laisse-moi faire, tu verras, on t'amène du son et tu verras ta clientèle ça va changer. Bernard et Pierre ont commencé à mettre de la techno, de la house, mais Bernard mixait déjà depuis 91,92, ils dealaient sur place, comme le Taf Taf était fermé, tout le monde a rappliqué, les gens venaient de partout de Brest, des Côtes d'Armor, même de Rennes, de partout. Les gens venaient pour Bernard et Pierre, finalement. Ca a duré trois ans, jusqu'à ce que Bernard et Pierre se fassent choper".

Rave À G. (Centre Bretagne)

Soirée appelée "Robotik F", à la ferme de G. en Centre Bretagne. Là en compagnie d'amis qui m'accompagnaient en curieux, j'y ai retrouvé Alex, Gérard, et Fabien, puis Thierry accompagné de son amie, et j'ai croisé Patrick et son jeune frère Gilles, j'y ai également repéré d'autres "têtes" connues que je n'ai pas encore interrogées. Le lendemain, je les revis pratiquement tous à une fête de village, où se côtoient plusieurs générations. En réalité, seuls ceux qui vivent en couple ou ont une relation durable étaient présents à cette fête de village. Les célibataires quant à eux, je l'ai appris par la suite, continuaient leur week-end dans des mini-raves sauvages, proches de la rave organisée. Le lendemain, pendant le déroulement de la fête de village, ils échangeaient des commentaires sur ce qu'ils avaient pris la veille : Alex avait pris un comprimé tandis que Gérard n'en n'avait pris qu'un quart :-"j'avais pas envie d'être fraca aujourd'hui, c'est une fête que j'aime bien, j'avais envie d'être en forme."Thierry, de même que plusieurs autres n'en avait "gobé"qu'un demi juste pour "vivre le truc".

Apparemment le désir de participer à une sociabilité plus large, à l'échelle du village, où se côtoie un grand nombre de groupes d'âge, suscitait chez chacun d'entre eux, selon son expérience, une forme de dosage du produit.Ce faisant ils signifiaient qu'ils accordaient aux pratiques de sociabilité traditionnelle ainsi qu'aux rapports sociaux qui s'y établissent une fonction prédominante.

La rave

Les organisateurs de la rave ont manifestement choisi ce lieu pour des raisons d'espace et de localisation : cette ferme en activité est située hors de l'agglomération, elle occupe une place centrale en Bretagne, et dispose de hangars et de terrains attenants pouvant servir de parking. L'agriculteur qui loue son lieu est coutumier de l'organisation de concerts ou de location de hangars à cet effet. Outre sa production agricole, il alterne organisation de festou-noz (bals bretons très prisés) et concerts plus "rock". L'année passée, il a ainsi organisé à son compte un concert de Jimmy Cliff. Nous assistons ici à une forme de diversité de l'économie agricole : à côté de la production agricole proprement dite, certains exploitants diversifient leur source de revenus en produisant ou en accueillant des rassemblements musicaux ou encore des fêtes locales. Ce faisant, ils contribuent d'une certaine façon à diffuser et à intégrer des pratiques festives nouvelles, dans une société paysanne plutôt conservatrice. Notons pour la petite histoire que les organisateurs / producteurs de festivals de musique en Bretagne sont souvent issus du monde paysan, l'opportunité se transformant en profession.

La soirée Robotik F est une rave organisée, bénéficiant d'autorisations officielles. Pourtant, par le choix du lieu : un hangar immense et momentanément désaffecté sentant bon la vache, ainsi que par la sinuosité et l'imbrication des routes y menant, tout semble jouer sur l'illusion d'une rave sauvage. Dehors, les bois, les talus, et les parkings organisés: les différents départements alentours sont représentés (Finistère, Côtes d'Armor, Ile et Vilaine ainsi que le Morbihan). Sur le chemin goudronné menant aux bâtiments de ferme, des groupes discutent, dans l'un d'entre eux, un garçon hèle le passant à la façon bateleur et propose des "ecsta". A l'entrée du bâtiment, pas de physionomiste mais les garçons sont tâtés afin de ne laisser rentrer aucune canette, les sacs sont ouverts dans le même but. Selon un des organisateurs, un physionomiste du Rex (club parisien) avait proposé ses services mais " il se croit où celui-là, on a pas besoin d'un mec de Paris pour ça ".

A l'intérieur, faisant suite à un corridor étroit, la salle est immense, la piste (que les ravers appellent dance floor) est déjà bien remplie. Sur la gauche, une camionnette blanche vend frites et merguez, tandis qu'à droite un barnum de 3.4 mètres en planches de bois, façon kermesse de village, est monté. On y vend de la bière pression, du coca ou du jus d'orange., et du chouchenn (hydromel local) (10 frs la bière, 8 le coca). A mon grand étonnement, en comparaison avec d'autres grands rassemblements musicaux ou festifs dans le Finistère, le spectacle qui s'offre à moi diffère : pas de gens "bourrés" titubant, pas de rixes ni de propos agressifs n'émanant des groupes. Pourtant nous étions environ 1700 personnes (chiffres des organisateurs au vu des entrées payantes 80 frs), outre les 800 autres demeurées sur le parking .L'essentiel de la recette du bar s'est fait à partir de la vente de bières et de chouchenn,. environ les deux tiers, selon un des organisateurs.

A l'étage, sorte de mezzanine sous les toits du hangar, une autre salle a été aménagée, nommée sur le flyer "fucking back room". Le décor est succinct : des tissus en filets sont suspendus au plafond afin de dissimuler son aspect rudimentaire, quelques gélatines de couleur jaune ont été posées sur des lampes. Là, l'atmosphère est plus feutrée, plus adoucie ; en bas, dans la salle principale la musique est extrêmement puissante, a un tempo rapide, et la lumière stroboscopique plus virulente. Les allers et venues sont nombreux entre les deux espaces, motivés par la curiosité, l'envie de changement. Dans l'escalier y accédant, regards et propos s'échangent entre ceux qui montent et ceux qui descendent.

Vers 5 heures du matin, la petite salle à l'étage se remplit, soit parce que le D.J a changé et que la musique est mélodieuse mêlant des rythmes afro-brésiliens, soit parce qu'en bas le niveau sonore et visuel a monté. C'est ce que semble signifier les bribes de propos des uns et des autres " en bas ça devient trop". Moi-même j'ai déserté la piste du bas en raison de la lumière stroboscopique qui à ce moment de

la soirée fractionne tant les gestes et les corps mouvants que le regard est incapable de reconstituer un corps dans son intégralité, quelle que soit la distance à laquelle on regarde. Il s'ensuit comme une perte de repères visuels produisant l'impression d'être isolé mais non pas solitaire, seul dans une foule en mouvement. Cet effet, propre à ce type de musique et d'ambiance, a été décrit dans les médias comme un effet de "bulle".

Par ailleurs, si les corps se heurtent fréquemment par la danse, ou encore parce qu'il est difficile de se déplacer dans un espace visuellement fractionné, le contact corporel semble immédiatement perçu, car s'ensuivent des gestes et/ ou des paroles d'excuse qui par leur quasi obséquiosité contrastent avec les attitudes brutales ou indifférentes dans d'autres lieux et cultures musicales. Tout donne l'impression que les récepteurs sensoriels sont plus en alerte qu'à l'accoutumée.

Les montées musicales ainsi que le fractionnement de la lumière et donc du regard sont orchestrées par le D.J et ses acolytes, ce qui imprime un style particulier à chacun des intervenants. Durant ces ascensions musicales, il est fréquent que les danseurs participent comme en symbiose pour exprimer une forme de jouissance en poussant des cris.

L'observation des pratiques est plus aisée dans cette petite salle, quatre jeunes (environ 17, 18 ans) roulent chacun un énorme joint, qu'ils se passent à tour de rôle, chacun invitant l'autre.

Plus loin des danseurs s'arrêtent un moment, filles et garçons, ils se passent régulièrement la bouteille d'eau en plastique et l'un deux confectionne un joint. Les pauses dans la danse semblent assez fréquentes et marquent l'occasion pour chaque groupe ou couple, de s'arrêter, de parler et de fumer du cannabis.

A la sortie du site, des vendeurs d'herbe propose leur marchandise sur le chemin menant au parking.

Les genres vestimentaires qui s'offrent au regard sont assez variés : battle-dress kaki pour certains, grimés et déguisés pour quelques uns. D'autres ont un style plus sophistiqué : petites lunettes sombres, vêtements près du corps. La majorité de la population présente néanmoins un aspect plus ordinaire : jeans et tee shirt ou pull, ce qui laisse supposer que cette clientèle-là est moins spécialiste de ce type de musique mais qu'elle se rend à des raves comme à tout autre grand rassemblement musical.

DEUXIÈME PARTIE : ASPECTS PRINCIPAUX DE L'ENQUÊTE ET/OU PISTES DE RECHERCHE

A cette étape d'une recherche exploratoire, il est présomptueux de proposer une analyse de données incomplètes, qui ne sont pas issues d'une imprégnation longue sur le terrain. Cependant certains aspects de la consommation de l'ecstasy et des autres produits psychotropes peuvent être relevés et tenir lieu de pistes de recherche dans le cadre d'un travail plus large voire comparatif .

Vue d'ensemble sur la consommation d'ecstasy

La population observée : du technoïde au non technoïde

Les usagers que j'ai rencontrés et que je n'ai donc pas sélectionnés, étaient consommateurs à divers degrés, ou selon différents types.

Cette typologie de consommateurs n'est pas exhaustive ni finie, elle permet à ce stade de la recherche de ranger certains comportements qui seraient exemplaires des diverses manières de consommer de l'ecstasy. Elle est élaborée de la façon suivante, qui reproduit à la fois des degrés d'appartenance ou d'adhésion à la culture techno.

Le terme technoïde employé ici renvoie à une désignation locale plus ou moins teintée d'ironie de la part de ceux qui ne s'identifient pas totalement aux adeptes de cette musique. On la retrouve également dans les revues spécialisées à la manière d'une dénomination efficace d'un style.

Trois types de consommateurs pourraient être dégagés selon cette variabilité : le consommateur-"pratiquant" de musique techno pour qui musique, danse et consommation d'ecstasy sont indissociablement liées, il consomme néanmoins dans d'autres contextes ; c'est le cas d'Alex, de Fabien, de Bernard et Pierre quoique leur statut de dealer les mette un peu à part, ou encore de Thomas et Quentin.

Le consommateur d'ecstasy qui écoute éventuellement de la techno entre autres musiques, il se rend à des soirées mais consomme aussi dans des contextes autres ; c'est le cas de Gérard, de Patrick, et de certains copains d'Alex.

Le consommateur d'ecstasy qui n'est pas un amateur de musique techno, et qui consomme dans d'autres contextes, et éventuellement à d'autres fins, comme celle

par exemple d'enrayer les effets de fatigue engendrés par la consommation conjointe d'alcool et de cannabis. Selon les propos recueillis, ce type de consommateur représenterait la plus grande part de l'ensemble des consommateurs d'ecstasy.

Ainsi lors d'une soirée techno dans une salle de concert, Jean-Pierre, 22 ans environ, s'adressait tantôt à ses amis, tantôt parlant à lui-même ou à qui voulait bien l'entendre : " t'as pas de taz (ecstasy), non mais t'es sûr que t'as pas de taz ? parce que moi j'm'emmerde quand j'ai pas de taz

(bien ivre, il roulait un joint), parce que moi la techno c'est pas mon truc, c'est pas que j'aime pas vraiment, c'est que ça me fait chier, non mais t'es sûr, t'as pas de taz? "

Selon un organisateur de concerts et de festivals en tous genres et éventuellement de techno, "80 pour cent de la consommation locale d'ecstasy se fait en dehors des soirées techno". On peut voir là un effet de discours tendant à écarter toute forme de suspicion envers ce genre musical ; pourtant les usagers ainsi que les non usagers de l'ecstasy (mais qui consomment du cannabis) ratifient ce propos.

La consommation d'ecstasy n'est pas circonscrite aux lieux d'écoute de musique techno, elle lui est liée en tant que lieu d'approvisionnement et éventuellement d'initiation. Les publics consommateurs sont variés, du technoïde puriste au non technoïde, de l'adolescent à l'adulte déjà âgé, et ont en commun une certaine manière de faire la fête et une certaine représentation des états d'ivresse.

Alcool, cannabis, ecstasy et autres substances

Au vu des données de terrain, les consommations d'alcool, de cannabis ou d'ecstasy ne s'opposent pas ou ne se supplantent pas, elles s'empilent. L'alcool constitue une forme de substrat, qui après avoir été contesté à diverses époques des jeunes occidentales - celle du joint, des acides- est réinvestie périodiquement comme produit majeur de l'accès à l'ébriété. Ce faisant, la consommation d'alcool remplit une fonction de lien social qui permet de ne pas se séparer du reste de la société. Thomas et Quentin qui sont de "purs technoïdes", n'ont jamais écarté la consommation de bières ou de téquila de leurs virées nocturnes: "c'est le lendemain, tu te réveilles avec un mal de crâne, et tu te dis, ah ouais, hier qu'est ce que j'ai picolé ! ". De même, Alex fait état, lors de l'entretien, de la fascination qu'a exercé sur lui Bernard qui "prend mon verre et le vide cul sec....il avait des gros yeux, il arrêtait pas de parler...". On peut s'interroger si dans un contexte local d'enivrement alcoolique, l'ecstasy ne servirait pas à masquer les effets

indésirables de l'ivresse. Cela irait de pair avec une forme ostentatoire d'opulence où alcool et cannabis pris en grande quantité seraient dominés par l'usager. Il me semble que se développe là une recherche, individuelle puis collective, non consciente, d'une drogue propre qui lave et régénère des effets conjugués des autres produits. Les adultes âgés qui en prennent de temps à autre, le font de manière explicite. A cet égard, notons qu'un des copains d'Alex et des autres non consommateur d'ecstasy mais gros consommateur de haschich, use de temps à autre de Guronsan, médication contre la fatigue.

Le cannabis, substance banalisée et généralisée auprès de la jeunesse depuis les années 80 environ, s'est en quelque sorte ajouté aux produits préexistants et n'a pas été substitué par l'ecstasy. Thomas relatait une de leur virée en club, à Berlin : " nous, on arrive dans la boîte, c'était une boîte techno, tout le monde bouffait de l'ecsta là dedans, et puis nous, on arrive, on s'installe dans un coin, on roule un pétard histoire d'arriver, et y a un mec de la boîte qui vient nous voir et qui nous dit : non non ça c'est interdit ici, et qui repart en disant à ses collègues avec mépris, c'est des français. Tu vois comme si on faisait rien comme les autres. Parce que tu vois, eux, ils prennent un truc, ils mélangent pas". Ce qui transparaît à travers le propos de Thomas, outre l'expérience qu'ils ont faite d'un modèle technoïde pur, c'est le refus d'une discrimination des substances et d'une séparation de leur usage. En outre, lors de la rave, fumer un joint en groupe comme le l'ai vu tout au long de la soirée m'a semblé remplir là une fonction de geste social, tout à la fois pause dans la danse, échange de paroles, mais aussi partage de substance.

De même, si les usagers d'ecstasy invectivent dans leur propos le "pochetronnage des buveurs d'alcool, ou le pétard triste des babas" (Quentin), il s'agit plus par effet de discours de se distancier, par la description des comportements, des générations précédentes que de porter un jugement négatif sur ce qui génère ses comportements.

Il apparaît ainsi que diverses motivations conscientes et non conscientes sont à l'origine de la consommation d'ecstasy. Il peut s'agir d'une fonction de performance, nocturne et festive, pour reprendre les thèses d'Ehrenberg ou de Peters.

La consommation d'ecstasy peut être assez conséquente, gober 2 à 4 comprimés par fin de semaine semble être une moyenne. Les descentes du produit sont généralement accompagnées de cannabis, ou encore d'héroïne pour les descentes les plus difficiles. Nous avons là affaire à un bricolage thérapeutique élaboré de façon empirique. Pourtant l'héroïne en tant que substance principale fait l'objet de critiques acerbes des usagers rencontrés. "C'est une drogue de loques" "je supporte pas l'héroïne" sont les propos véhéments les plus communément entendus.

L'héroïne est ici perçue comme une substance que l'on oppose à sa propre manière d'être; elle sert à temporiser une descente difficile mais ne peut en aucun cas être un produit que l'on recherche pour ses propriétés intrinsèques. Corrélée à une image de déchéance humaine elle s'oppose aux valeurs des technoïdes et de leur groupe d'âge qui recherchent des effets "euphorisants et dynamisants" (Alex). Ainsi en dépit de la diversité des produits psychotropes qui sont en présence lors d'une soirée, une hiérarchie des substances s'élabore plus en raison de l'image sociale liée aux consommateurs de la substance.

Qualité du produit

La connaissance de la qualité de l'ecstasy est liée à l'entourage humain ou aux circonstances par lesquelles on a accès au produit. En règle générale, dans les Teknivals, les produits ont une bonne réputation, soit en raison des testeurs présents sur le site ou encore parce que les "travellers" fabriquent les ecstasy sur place ainsi que les acides, en laboratoire artisanal. Ainsi lors du teknival du mois de mai 99 entre Rennes et Redon, selon Patrick "ils en fabriquaient, tu vois, un peu comme de la pâte de guimauve, elle était toute molle, en ruban, ils n'avaient pas encore eu le temps de la presser, ni de lui imprimer un logo". La fraîcheur du produit, caractérisé ici par la plasticité du cachet ainsi que le côté "fabriqué sur place" apparaissent comme des critères de qualité fiables. En outre, en s'adressant à des consommateurs eux-mêmes, ils pensent être moins dupés sur la composition de l'ecstasy. C'est entre soi, consommateurs, que la confiance est établie. En cela, ils ne diffèrent pas dans leur choix d'approvisionnement des consommateurs ordinaires de denrées ordinaires : tout consommateur tend à avoir confiance en celui qui consomme ce qu'il produit et / ou vend .

En usagers avertis, tous constatent une baisse de qualité ou de dosage dans l'ecstasy : "c'est plus les mêmes qu'au début, les trois quarts du temps maintenant c'est des amphéts, t'as plus l'effet ecsta ". La baisse de qualité est la raison qu'ils invoquent pour aborder la question de leur consommation actuelle. Cela leur permet d'évoquer une consommation passée et de tenir face à l'ethnographe un discours de raison, et par ailleurs d'avoir en quelque sorte connu et participé à la belle époque de l'authentique ecstasy. Ce type de propos autorise alors à établir une distinction entre soi ou nous et les autres, et à hiérarchiser les pratiques selon des critères d'âge, et de sélection de produit. Ainsi, Patrick (23 ans) et Alex (27 ans) constatent que "les jeunes prennent n'importe quoi, n'importe comment, et qu'ils en prennent trois fois trop".

Le terme employé pourtant pour décrire l'acte d'ingérer de l'ecstasy est gober, bouffer. Ces termes sans variante locale ou régionale sont peu compatibles avec un discours de connaisseurs, et désignent un acte plus que les effets générés par cet acte.

Parallèlement, ils sont informés par les articles de journaux et les émissions de télévision et assez apeurés me semble-t-il par les dangers de la consommation d'ecstasy liés aux procédés incertains de fabrication. Ils sont attentifs aux nouvelles drogues arrivant sur le marché comme la Kétamine apparue localement lors du Teknival de Mai 99, par le biais des revues spécialisées techno qui établissent des fiches informatives, et donnent la parole à des testeurs, lecteurs de la revue, sérient les effets selon le dosage.

Origine de l'ecstasy ou petites histoires de son apparition locale

L'origine ou l'apparition de l'ecstasy dans le Finistère diverge selon l'âge auquel ont débuté les consommateurs rencontrés, ou encore selon les réseaux auxquels ils sont intégrés.

Le festival interceltique de Lorient est le lieu par lequel l'ecstasy est arrivée dans la région brestoïse, par l'entremise des voyageurs anglo-saxons, en 1992 . Le festival de Lorient, qui se déroule au début du mois d'août est un festival accueillant un public composé de familles, de touristes et d'esthètes spécialisés dans les cultures celtiques. Il draine en outre toute une population de festivaliers généralement jeunes, allant de festival en festival, issu des départements voisins, ou encore de l'ensemble du territoire français.

"Cette année-là, il y avait des navettes tous les jours, entre Brest et Lorient, t'aurais vu aux "Jeudis du port", ils étaient tous complètement défoncés, ils sautaient au plafond". Propos de Quentin.

Les "Jeudis du port" sont une animation officielle de la ville de Brest, qui se tiennent au port de commerce chaque jeudi entre Juin et Septembre, et connaissent un grand succès en raison de la variété musicale et des têtes d'affiche proposées. Sans vocation musicale définie, les ravers qualifient cependant le public des jeudis du port de rockers. Si le propos nous apporte une information vraisemblable sur l'apparition locale de l'ecstasy, il a pour fonction également de contredire les associations, relayées par les médias, entre musique techno et consommation d'ecstasy. Ce faisant il laisse entendre que la consommation de "drogues" n'est pas le seul fait des jeunes (tels qu'ici les locuteurs) mais également de tous types de population.

Vraie ou fausse, l'histoire de l'arrivée de l'ecstasy en Bretagne par un festival de musique traditionnelle nous dit beaucoup sur les rapports qu'entretient la jeunesse locale avec les traditions musicales ainsi qu'avec les traditions alcooliques régionales. Localement, le festival interceltique de Lorient est régulièrement décrit comme un moment de rencontres et d'échanges musicaux certes, mais à la fois de beuveries marquées par la rivalité des "nations celtiques" entre elles.

Dire que l'ecstasy a été introduite par ce type de festival tous publics, c'est émettre l'idée que son usage n'est pas propre aux technoïdes mais qu'il est répandu dans d'autres groupes sociaux, et qu'en outre il s'intègre à des formes de vie festive non marginales, sinon orthodoxes du point de vue régional. Depuis une dizaine d'années en effet, la culture bretonne (danse, musique, apprentissage de la langue, et sports traditionnels) ne sont plus le fait de quelques érudits locaux ou de militants mais a gagné toutes les strates de la population. On pourrait ainsi dire que ce mouvement tend à devenir une culture officielle avec tous les processus de légitimité que cela sous-tend. Inscrire la consommation d'ecstasy dans des modes de sociabilité entretenant des liens avec la tradition amène à normaliser la sienne propre. Ainsi, festival de Lorient, festou-noz, "le groupe B. qui fait de la musique de fest-noz alternative, un jour qu'ils étaient passés chez A(nom d'un café), ils en avaient avec eux, ils nous avaient même proposés un rail de coke" -propos d'Alex-; ou encore le Festival des Vieilles Charrues et les jeudis du port à Brest sont autant de lieux évoqués qui établiraient l'hypothèse d'une dispersion de l'usage de l'ecstasy dans d'autres milieux musicaux et festifs.

Les usagers du centre Bretagne (Alex, Patrick, Fabien, Michel) liés par l'amitié et l'appartenance à un groupe consommant des ecstasy et se déplaçant pour des soirées techno, originent leur initiation à l'ecstasy à Quimper en 1992, mais indiquent que les personnes par lesquelles ils ont eu accès à l'ecstasy en avaient fait l'expérience à Douarnenez.

Cela corrobore les propos brestois et semblent indiquer les années 91, 92 comme celle de l'arrivée de l'ecstasy dans le Finistère, tandis que la première rave organisée en Bretagne date de 1989, aux Transmusicales de Rennes. Il semble ainsi qu'en deux, trois ans le phénomène se soit répandu, et popularisé au point d'atteindre les petites discothèques. Cela montre également que l'expérimentation du produit n'a pas été effectuée à Paris ou dans une capitale européenne (Londres, Berlin) qu'ils fréquentent par ailleurs, pour des raves .

En effet c'est au Taf Taf que les consommateurs de la ville de K parlent de leur première expérience. Le Taf Taf est une discothèque dont la réputation repose sur

sa clientèle essentiellement homosexuelle, elle est aujourd'hui fermée en raison du deal d'ecstasy qui s'y déroulait.

Au vu des propos, les lieux de consommation et partant les lieux d'expérimentation apparaissent assez variés, les publics consommateurs sont divers. Tel groupe local de musique bretonne jouant dans les festou-noz (bal breton très prisé par tous groupes sociaux) est cité comme en faisant une consommation régulière, tel autre grand festival plus orthodoxe par son organisation et l'affiche qu'il propose (rock et chanson française) comme le festival des "vieilles charrues" intervient régulièrement dans les propos comme là aussi un haut lieu de consommation.

Initiation ou expérimentation de l'ecstasy

La première expérimentation de l'ecstasy telle qu'elle est narrée par ses usagers n'apparaît pas être accompagnée de discours de prosélytes vantant les vertus du produit à ingérer. Le "tiens prends ça" tel que le relate Alex, m'a été rapportée à plusieurs reprises, sous la même forme. Parole autoritaire jointe à un geste, tout concourt à penser que le receveur ne peut se soustraire à l'invitation, ou s'il le fait ce sera sans phrases destinées à excuser, expliquer un refus. Cette manière de proposer, abrupte, suggère que du point de vue du donneur, la société (la sienne, celle qu'il fréquente) se divise en deux : ceux qui en prennent et ceux qui n'en prennent pas. L'ecstasy n'advient pas dans un contexte vierge en matière de produits psychoactifs : que son usage soit sporadique ou régulier, il s'ajoute ici à d'autres substances, traditionnelle comme l'alcool, ou non traditionnelle mais bien implantée tel le cannabis.

Prendre de l'ecstasy et en proposer sont des actes qui peuvent se dispenser de discours. Les propos de prosélytes des années 70, plus ou moins teintés de philosophie orientale pour le cannabis, ou de connaissance de soi pour le LSD s'inscrivaient dans un contexte de consommation d'alcool auquel les pratiques et les discours relatifs aux drogues s'opposaient. Les motifs de persuasion liés à des finalités de partage d'une expérience hautement distinctive faisaient de la drogue -à la fois produit et effet de ce dernier- un objet de discours.

Là, telles que ces invitations sont relatées, elles se passent de paroles. Seuls les commentaires du lendemain en parlent, comme nous l'avons vu lors de la rave en centre Bretagne, comme s'il était plus aisé d'évoquer les effets le lendemain qu'au moment de la prise. Nous pourrions éventuellement faire un lien entre cette lacune verbale et la non-visibilité des effets de cette substance. Ainsi, ce n'est que plus tard, pendant l'enquête que j'ai compris que telle ou telle autre personne qui

m'avaient semblés "excités" un soir dans un café, étaient à ce moment-là sous ecstasy.

Il s'agit de prendre un produit, un de plus un de moins, cela s'intègre à une série d'actes, de substances et d'effets. De la même façon l'initiation de Fabien et d'Alex au cannabis apparaît, telle qu'elle est relatée, dénuée de dimension idéologique en tant qu'elle n'est pas soutenue par des paroles. Il s'agit pour Michel, "l'initiateur", de mesurer les effets produits, un peu comme dans d'autres contextes on ferait goûter du whisky ou tout autre alcool fort à quelqu'un qui n'en a jamais bu, juste pour voir, se gausser, en parler.

La dimension aventureuse de la rave, et de l'ecstasy, un passage d'âge ?

Quand on se penche sur l'ensemble des faits qui accompagnent l'usage d'ecstasy en Bretagne, il peut sembler pertinent d'établir un parallèle avec d'autres formes de sociabilité locale voire régionale, plus anciennes. Dans les années 60-70 -voire encore aujourd'hui dans certains lieux-, une pratique de sociabilité liée à une forte imprégnation éthylique et que les jeunes appelaient la piste était l'objet de l'attention des autorités locales, médicales comme policières. La piste consistait, pour résumer brièvement, à se lancer pour un soir ou plus dans un parcours indéterminé, à plusieurs, et à ingurgiter kilomètres et verres d'alcool . Le but étant entre autres de se bagarrer éventuellement avec un groupe de pistards rival -par sa force- ou implanté sur un territoire voisin et antagoniste. Il s'agissait alors de se risquer à des actes de bravoure des plus simples aux plus extravagants, et de revenir sur sa commune d'origine à un moment ou à un autre assuré de la réputation personnelle, de celle du groupe d'âge et même du village, que l'on avait joué dans d'autres territoires.

A travers cette pratique répandue à tous les milieux sociaux, il s'agissait à la fois de marquer un passage d'âge par l'ensemble d'actes qui conduisaient à la "cuite" et par le franchissement des limites spatiales connues, et partant de délimiter son territoire de sociabilité, celui de sa vie d'adulte. En outre, il en émanait pour chaque pistard une connaissance intime (comportements, malaises, etc) de ses partenaires de piste, membres de sa sociabilité future corrélée à l'espace du village.

Les raves, free-parties ou soirées techno en discothèques draine une population étrangère au lieu où se déroule la soirée. La rave en centre Bretagne attirait la jeunesse des départements voisins, à une distance de 200 kms pour les plus éloignés. Il semble que là aussi la rencontre entre jeunes de contrées distinctes et toujours marquées par un esprit de rivalité puisse tenir lieu de confrontation

culturelle et sociale, "il a des gens de partout" dit Patrick qui souligne là la nécessité pour tout jeune d'avoir des pratiques de sociabilité hors du territoire balisé de la commune, lieu de commérages et du regard des adultes sur soi.

Lors des free-parties, la dimension aventureuse est plus grande encore que pour les raves : le site est recherché à la manière d'un jeu de piste, on se file des renseignements, on imagine entre copains pendant la semaine dans quel lieu ou département se déroulera la prochaine soirée. Puis, lorsqu'on arrive, c'est aux lumières éparses dans la nature qu'on trouve l'endroit. Cet aspect ludique et aventureux, à la fois expérience individuelle, collective, et narration de cette dernière apparaît remplir des fonctions de marquage d'âge tant pour ses protagonistes que pour l'ensemble de la société locale qui les observe, critique et finalement les intègre.

Lors de la rave précédemment décrite, la recette du bar s'était faite essentiellement à partir de la bière et du chouchenn, ce qui laisse supposer une forte consommation d'alcool tout au long de la soirée. Les comportements observés alors ne donnaient aucun signe d'une ébriété remarquable; pourtant il est difficile d'évaluer la consommation d'ecstasy qui s'y était déroulée. Il semble cependant possible d'émettre l'hypothèse que les raves ainsi que l'usage d'ecstasy, voire éventuellement de cocaïne, permettent une consommation d'alcool importante. En effet, les raves ou free-parties s'achèvent tôt le matin, à des heures où la gendarmerie effectue moins ou pas de contrôles d'alcoolémie. De plus un des effets de l'ecstasy est de "prendre le dessus sur l'alcool". On peut alors s'interroger quant aux fonctions des raves et des usages de l'ecstasy (en rave ou ailleurs) dans les pratiques de sociabilité des jeunes et des moins jeunes. Il pourrait alors s'agir de stratégies sociales non conscientes destinées à parer les processus de normalisation de la consommation d'alcool qui s'expriment par une intensité des contrôles d'alcoolémie dans une région où la sociabilité exige que l'on boive et que l'on parcourre des distances variables selon l'âge.

Les propos des usagers de même que leurs comportements semblent corroborer l'hypothèse d'un passage d'âge : selon Quentin "passé 25 ans si tu continues à consommer comme un dingue et que tu vas en rave tous les week-ends, c'est que t'es quand même un peu branleur, c'est que t'as pas grandi dans ta tête". Gérard et Alex, vivant en couple avec des filles qui n'en consomment pas, ont un usage de l'ecstasy qui évolue avec les années : Alex ne passe plus tous ces week-ends dans les soirées techno et évite d'en consommer en présence de son amie, qui, elle n'aime ni la techno ni les "drogues", se contentant de quelques bières ; Gérard, consommateur plus occasionnel, privilégie une sociabilité ordinaire et plus large, celle du côtoiement entre groupes d'âge et de l'ébriété partagée. Finalement, il

semble bien que la consommation d'alcool perdure en tant que modèle local d'accès à des modifications de conscience, puisque délaissée pour un temps ou liée à d'autres produits, elle est le lien avec les anciens, les parents et adultes, ce qui à l'échelle d'une petite localité est extrêmement pregnant. A cet égard, il peut paraître préjudiciable pour toute une génération d'expérimenter des substances de façon conjointe : l'ivresse alcoolique est en ce cas chaque fois atténuée par la consommation d'ecstasy ou encore de cocaïne, et ne peut alors remplir sa fonction traditionnelle d'expérimentation pour soi et pour les autres du trop boire ou du mal boire.

L'ecstasy, produit psychoactif lié à l'émergence d'une culture musicale

Associer la consommation d'un certain produit psychoactif avec un style musical sous-tend l'idée qu'une culture (appelons-la sous-culture en référence à une culture officielle, ou encore culture jeune) est en train de s'établir, avec son système de valeurs, son mode vestimentaire, un langage et une gestuelle, une façon de se mouvoir. Le mouvement hip hop au début des années 80 se caractérisait comme une culture au sens anthropologique du terme en tant qu'il influait chez ses adeptes par la pratique d'expressions culturelles diverses mais liées : rap, break dance, scratch, beat-box, tag et graf, formes d'expression liées à un contenu idéologique fort, tel les commandements d'African Bambaata entre autres : "tu ne boiras pas", "tu ne fumeras pas" etc.

En cela appartenir à cette culture signifiait une adhésion aux formes d'expression artistique (musique, danse, et graphisme), mais également une adhésion -relative selon les cercles d'influence- aux valeurs prônées plus ou moins explicitement. Fumer du tabac ou boire de l'alcool étaient des actes reprobés comme étant, entre autres, caractéristiques de la culture rock à laquelle ils s'opposaient, tandis que l'herbe et le haschich étaient dès lors investies de qualités distinctives.

En ce qui concerne notre intérêt envers les usages de drogues, l'appartenance à un style musical et partant à une culture concomitants à l'apparition d'une nouvelle drogue nous oblige à nous interroger quant aux degrés d'appartenance à cette culture, ainsi qu'aux représentations portées par cette dernière en tant qu'elles profilent un continuum. Consommer une drogue (ou l'alcool) c'est aussi consommer l'image qui lui est associée ainsi que les valeurs qui l'organisent. Tout mouvement musical apparenté à une culture jeune sous-tend qu'il y ait des valeurs transmises, des représentations de la société, du monde. Si les adeptes du mouvement hip hop affectionnaient les terrains vagues de Paris et de la banlieue c'est qu'ils adhéraient à une vision d'un monde urbain en perpétuelle destruction-reconstruction qui

nourrissait leur représentation d'un monde idéal à l'américaine ; les technoïdes en revanche recherchent les lieux désaffectés, des endroits semi-sauvages très à l'écart des constructions urbaines, comme s'il s'agissait pour eux d'investir un monde en friche, à partir duquel tout serait à imaginer.

Les représentations de l'être humain qui émanent de cette culture par le truchement des revues spécialisées, des flyers, semblent élaborées à partir du postulat de l'homme à venir, tendant vers une uniformité sexuelle : corps lisses, visages féminins dont le maquillage gomme toute forme de grain, donnant une impression de plastique. Les flyers, à l'image des games-boys qui émaillent les revues spécialisées, suggèrent une représentation des sexes réduite aux organes génitaux, à la manière des dessins de la science fiction : homme et femme à l'ossature et à la musculature identiques, au visage égal non différencié.

Culture techno et autres cultures musicales

La musique techno peut être entrevue comme une branche cadette du mouvement hip hop, avec lequel elle entretiendrait des rapports de rivalité et de conflit. D'un point de vue musical, les D.J de la musique techno ont emprunté ou sont issus du mouvement hip hop en tant qu'ils samplent, élaborent leur musique à partir de disques vnyl préexistants. L'équipement technique nécessaire est assez accessible pour que l'une et l'autre musique soient confectionnées chez soi. Il s'agit dans les deux cas de sculpter des sons, de les travailler et les retravailler encore. Pourtant un principe autre que le style de musique produite les distingue : dans le cas du rap, il y a de la vocalisation par le biais du texte parlé ou d'un phrasé chanté, on est plus ou moins là dans le registre de la chanson. En revanche, quel que soit le style techno, l'usage de la voix ne s'inscrit pas dans une énonciation de textes poétiques et / ou revendicatifs mais plus comme des unités de son en plus : cris, soupirs, halètements.

Lors d'un précédent travail sur le tag et le graf en 1989, déjà au sein des groupes d'amis des tagueurs et grafeurs, apparaissaient les premiers musiciens de house music.

Habitant Paris intra-muros, les 7^{ième} et 15^{ième} arrondissements, ce groupe de tagueurs- grafeurs par ailleurs réputé dans l'ensemble du mouvement hip hop de la région parisienne semblait déjà porter en lui les germes d'une dissidence, celle d'un autre style musical.

Urbains certes mais du centre ville, s'il ne s'opposaient pas par leur expression culturelle, ni par leur mode de loisirs aux bandes banlieusardes, ils en étaient

cependant sociologiquement distincts. Ainsi, si lors de cette enquête ethnographique, la première fois que j'ai entendu parler et écouté de la house music par le biais de cette bande, il peut apparaître alors que ce style musical ait représenté une forme de rupture sociologique avec la culture hip hop, qui est demeurée fortement ancrée dans la jeunesse banlieusarde et plus ou moins en difficulté, en tant qu'elle contient un message à connotation réaliste et revendicative. Les membres du mouvement hip hop reconstruits alors définissaient la house music comme la musique " de petits blancs de Californie contre le rap des noirs".

La musique techno, quelles que soient ses tendances, a rompu avec cette vocation, et son propos apparaît être plus hédoniste, plus inscrit dans une immédiateté vitale. Sa finalité est de faire danser, en discothèque comme en free-parties, et non de sensibiliser ses adeptes sur leur destinée sociale. Alex par exemple est "arrivé" à la techno après le reggae et la musique new âge.

Pour certains musiciens techno en revanche, la house et autres variations de ce genre musical "renouent avec la tradition ludique et de bonne humeur du hip hop"³ qui aurait dévié pour un discours revendicatif.

Mouvement hip hop et mouvement techno liés par des origines musicales communes se distinguent peu à peu, l'un en tant qu'il se constitue explicitement comme un projet esthétique et politique dont chacun doit s'emparer à sa manière (tag, graph, smurf, D.J, beat box, etc.) ; l'autre en tant qu'il suggère un projet hédonique collectif, nourri de références plus ou moins mythiques comme les plages d'Ibiza ou d'Australie. Cette recherche d'une forme de loisirs insouciantes calqués sur le modèle des Baléares se manifeste ici par exemple dans la programmation de la prochaine rave d'Août 99 dans un château du sud-finistère, proposant conjointement jeux de plages et concert live de musique techno, ballades en mer avec des D.Js, du champagne et des fruits.

Tout mouvement culturel ou social est empreint d'un principe de pureté; les premiers adeptes sont aussi les plus purs prosélytes des principes dont ils sont porteurs. Le mouvement hip hop prônait un refus des drogues (principalement alors crack et héroïne) et de l'alcool parce que ses fondements étaient américains, et qu'il s'adressait à une communauté noire et / ou métis qu'il était urgent de "conscientiser". En France, la situation sociale des populations des banlieues urbaines étant distincte, le projet hip hop, quoique emprunté à l'identique, était modifié dans les pratiques et les discours. Les jeunes de ces groupes réprouvaient effectivement le tabac comme l'alcool, mais en s'opposant "au gros rouge" de la

³.Interview de THE WISEGUYS, in Coda, nov.98, pp46-48.

génération précédente dont ils avaient le spectacle quotidien, du moins pour ce qui est des banlieusards. Au moment de cette recherche ethnographique sur ce mouvement de jeunes, les principes étaient respectés. Certes, ils fumaient de l'herbe, mais considéraient-ils l'herbe comme une drogue? L'adhésion à ces principes hygiénistes, dans un premier temps et par les premiers adeptes, ne présuppose en aucune façon qu'ils soient suivis, par tous et pour longtemps.

Dans le Finistère, et plus généralement en Bretagne le mouvement hip hop a suscité très peu d'adeptes, tant dans la production graphique que dans la production musicale. Si on excepte Rennes ou Nantes, le territoire banlieusard est demeuré embryonnaire dans cette région, les noirs metis ou maghrébins numériquement trop faibles et disposant peut-être de formes "d'intégration" autres, pour que cette culture extrêmement urbaine -mais d'un certain type d'urbanité, à l'image négative- ait pu s'implanter. Sans doute existe-t-il alors une corrélation entre le succès que connaît la musique techno dans cette région et l'insuccès du mouvement hip hop. Pour adhérer à une culture fondée à partir d'une musique, encore faut-il pouvoir s'y identifier, comme à un tout mais également à chacun des éléments qui l'instituent. Ainsi faut-il interpréter les propos d'Alex (p12 13) sur "la caillera de banlieue qui vend de la merde", ou encore ceux de Quentin, de retour d'un Teknival "où pas mal de jeunes avaient un look caillera de banlieue" comme une manifestation d'un antagonisme culturel généré par une non-identification à une partie de la jeunesse, socialement spatialement et géographiquement désignée.

POUR CONCLURE

Cette enquête ethnographique se proposait d'explorer la faisabilité et l'intérêt d'une recherche plus vaste autour des modifications des consommations et des pratiques de sociabilité dans une partie de la Bretagne. Ce rapport, pour fragmentaire qu'il est, montre tout l'intérêt qu'il y aurait à mener une enquête de grande envergure en suivant par exemple ce groupe d'amis sur le long terme, et en comparant avec une autre région de France où les traditions locales d'enivrement, d'excès et de sobriété seraient différentes.

En effet, suivre un groupe d'usagers de divers psychotropes permettrait d'infirmier ou de confirmer l'hypothèse que les consommations de produits psychoactifs marquent un passage d'âge. À cet égard, mener des entretiens auprès des toutes jeunes filles permettrait d'aborder la question de la sexualité avec ou sans substance modificatrice de conscience.

Il serait également pertinent d'observer de façon plus précise les bricolages thérapeutiques et les sevrages mis en oeuvre par les usagers eux-mêmes en dehors de toute demande institutionnelle.

BIBLIOGRAPHIE

- BACHMAN C. , COPPEL A., 1989, Le dragon domestique, Paris, Albin Michel.
- BALANDIER G., 1985, Anthropo-logiques, Paris, Le livre de poche.
- BECKER H., 1953, Becoming a marihuana user, Amer.J.Sociology, pp 235-242.
- BOUARD I., 1989, L'alcool des poudriers, Terrain, n°13, pp 54-62.
- BOUARD I., 1991, La piste : les limites de l'excès. Communication au Forum-Santé de la ville de Lorient.
- BOULLIER D., 1986, Récits d'adolescence : le traitement du changement selon les générations, Cahiers internationaux de sociologie, vol. LXXX, pp 63-81.
- BOURDIEU P., 1979, La distinction, Paris, Ed de minuit.
- BRAUDEL F., 1979, Les structures du quotidien, Paris, Armand Colin.
- CANETTI E., 1966, Masse et puissance, Paris, Gallimard.
- CASTELAIN J.P., 1988, Manières de vivre, manières de boire et alcoolisme : du normal à la maladie, Paris, C.N.R.S., M.I.R.E, A.T.P.Santé, maladie et société.
- COMAS D., 1985, El uso de drogas en la juventud, Madrid, Ministerio de la Cultura, Instit.Nae.Ind.
- DEBOCK C., YVOREL J.J., 1991, l'usage des psychotropes en France, les aspects contradictoires du "bio-pouvoir", Psychotropes 6(3) pp31-38.
- EHRENBERG A., MIGNON P., 1992, Drogues, politique et société, Paris, le Monde éditions.
- ESCOHOTADO A., 1992, Para una fenomenologia de las drogas, Madrid, Mondadori.
- GAGNON H., 1989, Culture populaire, Hallucinogènes et Société, Psychotropes, 5(3),pp 55-69.
- HALL E.T., 1971, La dimension cachée, Paris, Seuil.
- PERRIN M., 1989, La drogue : véhicule, signe et catalyseur, Autrement, 106 : L'esprit des drogues, pp42-49.

PERRIN M., 1991, Logique "sauvage" des psychotropes : le cas des sociétés chamaniques, Psychotropes, 6(3) pp85-92.

PETERS G., 1989, Taylorisation médicamenteuse : Le triomphe par le dopage, Présence, 36, La guerre des Battants, Pully, Alliance Culturelle Romande, pp189-201.

PETERS G., 1991, "Psychotropes, 'drogues' et société : les substances", Psychotropes, 6(3) pp9-16.